

*Edmond (New York) – clinique vétérinaire*  
*Bennet Weaver – 19 h 50*

La culpabilité lui avait rongé les sangs. Elle s'était installée sur son épaule, comme un oiseau de mauvais augure. Puis elle l'avait infecté, comme un virus. Pas une pensée, pas un songe n'avaient échappé à la contamination. Elle s'était collée à lui, tel un petit démon. Pourtant, il avait maintes fois recommencé. Son emprise s'était accrue. Elle l'avait suivi comme un fantôme dans le miroir, où qu'il aille pour fuir, quoi qu'il fasse pour oublier ou pour se justifier. Pas un moment de répit, jusqu'à ce qu'il ne tienne plus et qu'il abandonne le fruit qui la nourrissait. Elle avait été tenace. Mais elle n'avait pas résisté au temps, ni à la disparition de sa cause. Privée de son combustible, si ce n'est celui du souvenir coupable, elle lui avait permis de recommencer à vivre. Avec le temps, il avait fini par lui tourner le dos, préférant le déni.

Mais Paul aurait été naïf de croire qu'elle s'en était allée pour de bon (cette idée ne l'avait même pas effleuré d'ailleurs), car elle n'avait fait que s'assoupir, prête à revenir plus virulente, à la moindre occasion susceptible de la tirer de son sommeil. Et le mail qu'il venait de recevoir l'avait réveillée. Il ne l'avait même pas ouvert. Le simple nom de l'expéditeur avait suffi pour que son invitée forcée se rappelle à son bon souvenir, comme si elle lui avait chuchoté : « Je suis là, tu ne peux pas m'avoir oubliée. » Il s'était longtemps demandé pourquoi certaines personnes étaient si sensibles à ce sentiment alors que d'autres y étaient étanches. Il avait regretté de ne pas faire partie de la seconde catégorie. Il aurait été si simple de lui couper l'herbe

sous le pied, en s'abstenant de recommencer, en mettant ça sur le compte de l'égarement. Une erreur, isolée dans un océan de droiture, se fait vite oublier. Mais lorsque l'erreur se perpétue, il ne s'agit plus d'un accident de parcours. C'est le parcours tout entier qui vacille. Les travaux d'introspection que Paul avait entamés s'étaient vite essouffés. Non pas qu'ils n'aient pu être nourris de réflexions plus ou moins pertinentes, mais ils ne le menaient nulle part, ou dans une direction qu'il ne voulait pas emprunter. Ce qui était fait était fait, peu importe la cause. Cette histoire avait été plus forte que lui, voilà tout. Voilà tout... Une bonne façon de ne pas regarder en face ce qui dérange, de remiser ce qui encombre. Une forme subtile de lâcheté qui s'était propagée jusque dans la manière avec laquelle il avait mis un terme à cette histoire.

Expédier le mail tout droit dans la corbeille eût été la solution la plus raisonnable pour ne pas revigorer le petit démon qui sommeillait en lui et qui avait su saisir la balle au bond pour s'extirper de son repos forcé. Mais la tentation était trop grande. Il s'était pourtant préparé à cette éventualité, bien que les mois passés sans aucune nouvelle depuis leur dernière entrevue l'aient progressivement éloignée. Pendant un temps, son ego (ou du moins ce qu'il avait bien voulu lui attribuer) avait regretté ce silence. Mais ce silence l'avait également rassuré et avait fait taire le petit démon. Aussi s'était-il promis, si le téléphone venait à sonner ou si sa boîte mail venait à se manifester, de les ignorer. C'était le prix à payer pour conserver les bienfaits de la tranquillité retrouvée. Sauf que, aujourd'hui, le petit démon n'était pas suffisamment réveillé pour lui rappeler à quel point il en avait pâti et pour l'empêcher de céder à celui de la *tentation*. C'est là toute la force des démons. Ils collaborent. Ils ne vous assaillent jamais en même temps. Leurs venins sont complémentaires et ils vous empoisonnent à tour de rôle. On oublie leurs méfaits et, inconsciemment, on leur tend de nouveau les bras. Mais eux ne vous oublient jamais.

Il double-cliqua sur l'icône du mail tout en vérifiant machinalement qu'il était seul dans la salle de soins et que personne ne viendrait lire par-dessus son épaule.

Paul,

*J'ai longtemps pensé que les gens qui vivaient loin de leurs sentiments ne vivaient qu'à moitié. T'avoir connu me confortait dans cette impression, même si je n'ai jamais voulu te faire part de ce que je ressentais. Comment l'aurais-je pu, de toute façon, puisque rien dans nos vies respectives ne me permettait d'envisager autre chose que les moments volés que nous avons partagés. Lorsque tu es parti, cette impression a volé en éclats et j'ai finalement béni cette période pendant laquelle j'ai vécu loin de tout sentiment. Parce que ceux que j'éprouvais alors pour toi m'ont fait souffrir, malgré la bonne dose de rationalité que j'ai injectée à tout ça. À quoi pouvais-je m'attendre, me diras-tu ? Tu ne m'as jamais rien promis. Peut-être à un minimum d'égard de ta part ? Au mieux, à une explication ? Au pire, à un simple au revoir ? Mais tu as préféré t'éclipser, sans un mot. C'est difficile à accepter. J'ai besoin qu'on en parle pour tourner définitivement la page. J'ai su faire preuve de discrétion jusqu'à maintenant. Alors, ne me refuse pas une dernière entrevue. Je peux me déplacer.*

Paul éprouvait du remords. Il savait que son attitude avait été minable. Il ne s'était pas éclipié, il s'était enfui. Il n'avait pas voulu de la conversation dont il était question. Pour dire quoi ? Que cela devait se terminer ainsi ? Que sa situation ne lui permettait rien de plus ? Qu'il était désolé ? Il avait beau échafauder toutes les théories du monde pour justifier son comportement passé, il savait que cette conversation aurait été nécessaire. Ne serait-ce que par correction (à défaut de sentiments plus profonds ?). Mais, aujourd'hui, plusieurs mois après, à quoi bon ? Et puis il ne voyait pas l'intérêt d'une entrevue (*il en avait peur*). Il ne savait pas plus aujourd'hui qu'hier ce qu'il pourrait dire (*car il n'avait objectivement rien à dire pour assurer sa défense*). Il n'avait pas non plus envie de se torturer l'esprit et de ressasser à nouveau (*parce que c'était bien ce qui arriverait si cette entrevue devait avoir lieu*). Quitte à avoir été lâche, il fallait le rester jusqu'au bout et ne pas répondre.

Les plus grandes peines se tarissent toutes un jour où l'autre. Voilà ! C'était bien la meilleure chose à faire. Ne pas répondre. Ne pas se soucier de la déception ou du ressentiment que ce silence pourrait occasionner. S'en était-il soucié jusqu'à maintenant ? S'était-il soucié d'autre chose que de lui-même dans cette histoire ? La déception et le ressentiment se tarissent également. Sans compter qu'un mail, ça peut se perdre, ne jamais arriver. Et puis, il n'avait jamais rien fait ou dit qui puisse laisser penser que cette histoire déboucherait sur quelque chose de sérieux. Conclusion : inutile de répondre. Inutile, peut-être... à ceci près qu'il en avait *envie*. Et ce démon-là était redoutable. Les mois passés à se convaincre qu'il ne répondrait à aucun mail ni SMS étaient sur le point de devenir un souvenir. Il suffisait d'une seule manifestation pour que sa détermination s'évapore. Paul était fort et pétri de solides résolutions... lorsque le danger lui tournait le dos, qu'il était lointain et silencieux. Inutile d'aller inventer tout un tas de raisons bidon pour justifier son envie. La raison, la vraie, était évidente. Mais Paul n'était pas du genre à capituler, même devant l'évidence. Alors, plutôt que d'admettre, il se demanda s'il ne fallait pas récompenser la *discrétion* si subtilement rappelée dans ce mail. Cette discrétion qui pourrait s'émousser s'il refusait une dernière entrevue. La fuite ne paie pas toujours. Elle peut même exacerber un sentiment de frustration ; et il en résulte souvent de fâcheuses conséquences. La prudence plutôt que la vérité. Tel fut le choix (apparent) de Paul pour justifier la réponse qu'il s'appropriait à rédiger.

Il était huit heures du soir et il commençait à sentir la fatigue. La journée avait été longue et réfléchir lui demandait un effort. Les petits démons qui s'étaient invités à partager sa soirée dansaient maintenant autour de lui, l'air ravi. Ils disparurent lorsque la voix d'Ashley se fit entendre du haut de l'escalier qui séparait le rez-de-chaussée de la salle de soins.

La maison avait été édifée sur un terrain très pentu, auquel on accédait par le haut, de sorte que rez-de-chaussée et salle de soins avaient tous deux un accès opposé sur l'extérieur. Lorsque le père de Paul avait recherché un local susceptible d'accueillir la clinique vétérinaire qu'il avait fondée à Edmond, petite ville

de quinze mille habitants située dans le nord de l'État de New York, entre Albany et Plattsburgh, il avait estimé que ce grand espace en contrebas – jardin d'hiver du temps des propriétaires précédents – était idéal pour installer la salle de soins. À la fois suffisamment proche du rez-de-chaussée, où se trouvaient l'accueil et les deux espaces destinés aux premières auscultations, et suffisamment éloignée des étages, où toute la famille avait finalement emménagé. L'endroit était idyllique, tant pour vivre que pour travailler. Et la mère de Paul avait pris un soin tout particulier à entretenir et à faire prospérer le magnifique parc qu'elle avait trouvé en arrivant. Il comptait de nombreuses espèces d'arbres, presque aussi vieux que la ville elle-même, et une multitude de fleurs toutes plus colorées les unes que les autres qui, au printemps et pendant tout l'été, donnaient à l'ensemble un air à la fois féerique et apaisant. Si les talents du père de Paul en tant que praticien avaient fait toute la réputation de la clinique en ville et au-delà, l'entregent et le goût raffiné de sa mère n'avaient pas été étrangers à ce succès. Elle avait su faire de cet endroit un site privilégié dans lequel tous les maîtres étaient ravis et rassurés de faire soigner leurs compagnons. D'autant que tous les « patients » en convalescence étaient quotidiennement promenés dans le parc, ce que la mère de Paul ne manquait pas de souligner à chaque consultation. C'était l'un des services « plus » de la clinique ; une clinique de luxe, en quelque sorte, sans les surcoûts correspondants.

Paul et Mandi, sa sœur, avaient longtemps assuré cette tâche. En dépit d'une juste rémunération pour les gamins qu'ils étaient, Mandi avait toujours détesté faire ça. Paul, lui, s'y était conformé de bonne grâce. Il aimait ce lieu. Elle le détestait. Il y était toujours resté. Elle en était vite partie. Aujourd'hui, il y travaillait même. Mandi s'était installée à Syracuse, où elle avait suivi ses études. Cet univers était trop conformiste pour elle. Succéder à papa, comme Paul l'avait fait, était inconcevable pour elle. Son amour des animaux n'était pas en cause, bien au contraire. Mais prendre soin des maîtres, c'était une autre histoire. Les tendances révolutionnaires qu'elle avait développées très jeune, déjà, contre le système, la famille, le travail, le renoncement,

l'avaient conduite sur d'autres sentiers... bien plus escarpés que ceux sur lesquels Paul avait choisi de se cantonner. Tout les séparait. Mais Paul adorait sa sœur. Incorruptible, passionnée, volontaire, intransigeante, généreuse... ingérable. Il lui vouait une sorte d'admiration, comme on voue une admiration à ces héros de films que rien n'arrête, que rien ne retient, que rien ne corrompt. À ceci près qu'à de nombreuses reprises, il avait volé à son secours lorsque ses frasques l'avaient dépassée.

— La cause est juste, lui rétorquait-elle toujours.

— Et c'est moi qui fais le ménage, se contentait-il d'objecter.

Paul avait remarqué que l'ampleur et la sévérité des actions de sa sœur allaient grandissantes avec les années. Et il savait qu'un jour ou l'autre, il ne pourrait plus « nettoyer » derrière elle. À moins de se mettre en situation délicate lui-même.

— Paul ? s'essaya de nouveau Ashley.

Pas de réponse. Paul dansait avec ses démons.

— PAUUUUUUUL... Tu m'entends ????

— Ouiiiii. Mais pourquoi tu hurles ?

— Parce que tu es sourd, mon chéri. Ouvre tes oreilles, je vais essayer de tout te dire d'un coup et de ne rien oublier. Un : on dîne dans dix minutes. Je pourrais m'arrêter là et te dire la suite à table, mais te connaissant comme je te connais, soit tu arriveras à table trop tard, soit tu en sortiras trop tôt. Deux : tes enfants attendent que tu montes leur dire bonsoir. Ça, ça ne peut pas attendre. Trois : ton père a appelé et il te rappellera demain à l'heure du déjeuner. Il m'a dit qu'il voulait te parler du changement de nom de la clinique et qu'il était temps qu'elle porte désormais le tien. C'est l'heure de gloire, mon chéri. D'un autre côté, ça fait déjà trois ans qu'il est parti. Quatre : ta sœur a appelé aussi, plusieurs fois sur ton portable, et elle attend que tu la rappelles d'U.R.G.E.N.C.E., comme d'habitude. J'aurais dû commencer par ça, remarque ! Elle a bien insisté pour que tu rappelles ce soir. Et cinq : il est huit heures et il serait temps que tu arrêtes. Ah, et j'oubliais : madame Jenkins a appelé au sujet de son chat. Elle aimerait que tu la rappelles pour lui dire comment il va. Voilà, je crois que tout y est. Non, encore une chose : le

gars du cirque a également appelé. Il devrait arriver demain et il voudrait te voir sitôt en ville.

— Bon. OK ! J'ai déjà oublié tout ce que tu m'as dit tellement il y en avait. Je commence par quoi ?

— Pas par rappeler Mandi en tout cas. Sinon tu y es encore dans une demi-heure. Quoique si ! Fais-le tout de suite, sinon je ne te verrai pas de la soirée. Et appelle madame Jenkins. Et puis, si t'es encore vivant après tout ça, viens dîner.

— Tu ne peux pas appeler Jenkins et lui dire que son chat va mieux, mais qu'il faudra le garder en observation encore quelques jours, le temps que les médocs fassent effet ?

— Ça marche. Rappelle Mandi tout de suite alors. Je m'occupe de madame Jenkins. Une idée du jour où elle pourra venir récupérer son greffier ?

— Ben, heu... deux jours environ. Si ça change, on la tiendra au courant.

Paul n'eut pas le temps de composer le numéro de Mandi qu'elle rappela sur son portable. Il décrocha, non sans une certaine appréhension, qui généralement se justifiait.

— Salut, Mandi... Que me vaut cette série d'appels cette fois ?

— Paul, j'ai besoin d'un coup de main... enfin, « on » a besoin d'un coup de main.

Le ton semblait grave.

— Pour faire quoi ? C'est qui « on » ?

— Écoute-moi sans m'interrompre. Je te donnerai tous les détails quand on se verra. Tu te souviens de ce que je t'avais raconté la dernière fois ? Eh bien, on a décidé d'agir. Il n'y avait pas d'autres solutions, Paul. J'ai besoin que tu l'auscultes et que tu m'aides à le cacher juste une nuit. J'ai pensé au chalet de papa. Personne n'ira le chercher là-bas. Je sais que je te demande beaucoup, mais, crois-moi, si j'avais pu faire autrement, je ne t'aurais pas mis là-dedans. Ça sera juste le temps qu'il se repose. De toute façon, demain, il est parti.

— Là-dessus, on est d'accord !

Tout était réuni pour que Paul explose. L'inconscience de sa sœur, les risques qu'elle prenait au nom de son foutu activisme, les risques auxquels elle l'exposait lui-même en le sollicitant de

la sorte. Mais il avait un don particulier pour garder un sang-froid à toute épreuve lorsque les circonstances l'exigeaient. Une sorte de rupteur qui court-circuitait son impulsivité pour favoriser l'activité de ses neurones. Et, pour le coup, les circonstances l'exigeaient vraiment.

— Je ne vois pas comment je pourrais faire ça, Mandi. T'es consciente qu'il s'agit d'un singe ? Ce n'est pas un lapin qu'on planque sous un lit ! D'abord, vous allez vous retrouver avec les flics au cul. Ensuite, il n'y a rien au chalet qui permette de l'y installer, même momentanément, et de le contrôler. Et quand bien même il se retaperait, de je ne sais pas quoi d'ailleurs vu que je ne sais même pas ce à quoi il servait ou ce qu'il a enduré, vous en ferez quoi après ? Vous êtes complètement inconscients ! Quand l'avez-vous enlevé ? Et c'est quoi comme espèce ?

— Écoute, Paul, pour l'instant, on s'en fout. L'urgence, c'est de le cacher jusqu'à demain et de voir comment il se porte. Alors, ou tu peux ou tu ne peux pas. On n'a pas le temps maintenant de discuter du pourquoi et du comment. On est à quinze minutes d'Edmond. Il n'a pas bougé depuis qu'il est avec nous. Kevin pensait lui filer un calmant s'il s'énervait, mais ça s'est bien passé. C'est bizarre, Paul, on croirait qu'il pige ce qui lui arrive et qu'il sait que c'est dans son intérêt.

Paul était pris au piège. Comme d'habitude. Mandi allait arriver à Edmond avec Kevin et leur « cargaison ». S'il n'allait pas au-devant d'eux, il savait que Mandi finirait par débarquer à la clinique et il n'avait pas envie de mêler Ashley aux plans de sa sœur. Et puis, qu'allaient-ils faire de leur « passager » s'il n'intervenait pas ? Bien qu'il ait été coutumier du fait, il détestait se retrouver dans ce genre de situation.

— C'est la dernière fois, Mandi !! Tu finiras par tous nous foutre dans la merde avec tes plans foireux et par me faire perdre le droit d'exercer. À trente balais, ça serait franchement dommage pour moi. On le met dans le chalet, je ne sais même pas où ni comment d'ailleurs, je l'ausculte et après tu te démerdes avec. Ne me demande rien d'autre. C'est ta responsabilité. C'est clair ? Demain, il doit être parti ! Vous rembarquez votre colis.



— Elle !

— Quoi « elle » ?

— C'est une femelle.

— Et qu'est-ce que ça change ?

— Merci, Paul. Après ce soir, je te promets que tu n'en entendras plus parler. C'est juste le temps du transfert à la prochaine unité.

Pourquoi sentait-il que les choses ne seraient pas si simples ?

— Ouais... sûrement. De toute façon, après ce soir, ça ne sera plus mon problème. Tu avises comme tu veux et où tu veux, mais tu débarrasses le chalet demain.

— Le mieux, c'est qu'on se retrouve au chalet. Je ne veux pas m'arrêter en ville. Je vais la contourner par le nord. N'oublie pas de prendre les clés. On s'y retrouve dans trente minutes au plus.

— J'ai le choix ?!

— Ah, Paul, embrasse tout le monde pour moi.

Elle raccrocha... au cas où il changerait d'avis. Une fois de plus, elle l'avait embarqué dans ses histoires. Aurait-il un jour le cran de lui dire non ? À elle comme aux autres d'ailleurs. Il allait maintenant falloir expliquer à Ashley pourquoi il devait ressortir et il ne savait pas ce qu'il allait bien pouvoir inventer. Pas question de lui raconter la vérité.

Le mail était resté ouvert. Il se hâta d'y répondre.

*Je suis désolé d'avoir précipité mon départ. Tu n'y es pour rien. Et je suis navré que cela t'ait contrarié. Je ne pensais pas que tu nourrissais ces sentiments. J'avais pris ça pour un jeu. Sans vouloir t'offusquer, je ne vois pas bien ce que je pourrais ajouter si l'on devait se voir. Oublie tout ça... Cordialement.*

Il envoya le mail tel quel avant de supprimer la conversation et d'éteindre l'ordinateur.

Paul monta les marches et se retrouva nez à nez avec Ashley, qui venait manifestement s'enquérir des occupations de son mari. Elle passa une main dans ses cheveux noir corbeau et planta son regard dans ses beaux yeux marron.

— Tu as l'air fatigué. Ça ternit ton joli minois. Je venais voir si tu étais prêt à dîner.

Paul sourit au compliment qu'elle venait de lui faire.

— Écoute... je dois faire un saut sur Quiet Glade Road. Bob vient de m'appeler : il a un souci avec son chien. J'en ai pour une heure tout au plus. Tu m'attends pour dîner ?

Ashley esquissa un demi-sourire. Elle avait l'habitude et aimait son mari par-dessus tout. Son caractère bienveillant l'éloignait la plupart du temps de toute manifestation de colère ou de déception.

— Ouais... une heure tout au plus, hein ? De toute façon, ce n'est pas la mère Frazier qui te proposera de rester dîner ! Quelle bourrique, celle-là ! File, mais grimpe à l'étage embrasser tes enfants avant, car ils n'attendront pas que tu reviennes. À deux et quatre ans, il est grand temps qu'ils dorment.

Ashley était intraitable lorsqu'il s'agissait de la santé et du bien-être de ses enfants. Elle veillait sur eux comme une lionne. Comme elle veillait (de plus loin) sur son mari pour qui elle avait tout quitté. Elle savait, de toute façon, qu'elle n'aurait pas pu terminer ses études de vétérinaire, faute de moyens. Au décès de son père, sa mère et elle s'étaient retrouvées exsangues. Paul, qu'elle ne fréquentait alors que depuis une petite année, lui avait pourtant proposé de l'aider, mais sa fierté l'avait poussée à décliner. Il en fut autrement lorsqu'il l'avait demandée en mariage. Le plus beau jour de sa vie, disait-elle toujours. Elle avait été accueillie à bras ouverts par la famille Weaver, y compris par Mandi qui avait toujours considéré sa belle-sœur comme une femme déterminée. La mère de Paul lui avait ensuite proposé de travailler à la clinique. Lorsque les parents Weaver décidèrent d'arrêter leurs activités, elle reprit le flambeau de sa belle-mère. Et elle s'en sortait bien.

Il ne faisait plus très chaud et il commençait à pleuvoir. Paul regrettait de ne pas avoir pensé à autre chose qu'aux clés du chalet. Une veste n'aurait pas été de trop. Il s'engouffra dans son pick-up dont les phares ne tardèrent pas à déchirer la nuit qui s'était abattue sur la bourgade.

« Un jeu... » Quelle foutaise ! Il savait pertinemment que cela n'avait jamais été un jeu. Il avait beau tenter de penser à autre chose, le mail reçu ne quittait pas son esprit. Même la situation à laquelle il allait se trouver confronté à cause de Mandi (et Dieu savait qu'elle promettait d'être compliquée) marquait le pas devant ce retour de flamme. Mais il avait résisté. *Oublie tout ça...* Cordialement sonnait comme une fin de non-recevoir. Suffirait-elle à fermer le dossier ?... Et puis, au diable les conséquences si son interlocuteur le prenait mal, finit-il par penser (*croire*) en s'engageant sur Quiet Glade Road. Il passa devant la propriété des Parker, l'une des plus belles de la ville. Pendant quelques décennies, cette famille avait fait le chaud et le froid dans la région. Propriétaire d'un très grand nombre d'hectares boisés, elle avait exploité plusieurs scieries qui avaient fait sa fortune, jusqu'à ce que Parker père lâche les rênes de l'entreprise familiale pour les confier à son fils. Si les compétences de ce dernier n'étaient pas à l'origine du déclin de l'affaire, son goût trop prononcé pour les femmes et le jeu avaient eu raison de son sens des affaires (et de la trésorerie de l'exploitation). La diversification des matières premières utilisées dans la construction de l'habitat, une concurrence féroce, une gestion hasardeuse des ressources et un manque de clairvoyance quant à la nécessité de conquérir de nouveaux marchés avaient eu raison de la santé de l'entreprise et de la fortune accumulée par les ascendants de Parker & Fils. Situation tellement banale... Ce fut la fin de Parker père tel que les habitants de la ville et de ses environs l'avaient connu. Et le décès de son épouse acheva l'homme qu'il avait été jadis. Aujourd'hui, il ne sortait quasiment plus de sa propriété (seul bien qu'il avait réussi à tenir éloigné des créanciers de son fils). Jusqu'à peu, Paul le voyait une à deux fois par an, lorsqu'il venait faire vacciner son seul compagnon, un petit bâtard adopté il y a une dizaine d'années et mort l'hiver dernier. Paul avait toujours admiré la stature de cet homme de caractère qui impressionnait bien malgré lui à l'époque de sa grandeur. Et pourtant, en dépit de sa dureté, de son inflexibilité et de son sens des affaires, il avait toujours été un patron honnête et soucieux du sort de ses employés. Malgré les coups du sort, il ne s'était jamais laissé aller

et avait su conserver classe et dignité. Mais Paul avait compris, le jour où Parker lui amena son chien agonisant, que le décès de son cabot marquerait probablement la fin de ce personnage. Il ne l'avait pas revu depuis. Mais il savait que Parker était diminué, de par son âge avancé, certes, mais également du fait de sa très grande solitude. Souvent, Paul s'était dit qu'il lui rendrait visite. Mais l'occasion ne s'était jamais présentée.

Paul continua sa route et aperçut la ferme de Bob. Famille bizarre à la tête de laquelle sévissait un tyran : Martha. Paul n'avait pas vraiment l'occasion de la croiser, si ce n'est par hasard. Car un vétérinaire est là pour soigner des animaux. Et comme les animaux ne servent à rien, il ne sert à rien de les soigner, surtout si cela doit coûter quelques dollars. C'est toujours en catimini que Bob lui amenait leur dogue argentin en précisant bien que Martha ne devait pas l'apprendre, faute de quoi il se ferait houspiller pendant une semaine. La dizaine de mètres qui marquait la fin de Quiet Glade Road desservait la maison d'une famille qui venait d'arriver à Edmond. Belle femme, bel homme, beaux gamins. À part ça, il ne savait rien d'eux si ce n'est que les parents de monsieur vivaient dans un bled non loin de là et que l'un des fils présentait, d'après les gens de la ville, une excessive timidité qui l'empêchait de communiquer comme un gamin de son âge. En tout cas, telle était la « moyenne pondérée » des propos que Paul avait entendus. Car, entre ceux qui l'avaient décrit comme un sociopathe et ceux qui n'avaient rien remarqué, il y avait forcément un juste milieu.

Pendant le trajet, Paul n'avait remarqué la présence d'aucun autre véhicule derrière lui, même au loin. Il supposa donc que Mandi et son « colis » étaient déjà passés et qu'ils ne tarderaient pas à atteindre le chalet. Le pick-up s'engagea sur la route qui traversait le bois.